



HAL
open science

**“ Qui est papiste n’est point anglais : identité et altérité
dans les pamphlets anticatholiques de l’Angleterre
moderne ”**

Laurence Lux-Sterritt

► **To cite this version:**

Laurence Lux-Sterritt. “ Qui est papiste n’est point anglais : identité et altérité dans les pamphlets anticatholiques de l’Angleterre moderne ”. Martin Dumont. Coexistences confessionnelles en Europe à l’époque moderne. Théories et pratiques, XVIe-XVIIe siècles , Cerf, pp. 85-104., 2016. hal-01408177

HAL Id: hal-01408177

<https://hal.science/hal-01408177>

Submitted on 3 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LAURENCE LUX-STERRITT

Maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille

QUI EST PAPISTE N'EST POINT ANGLAIS

Identité et altérité dans les pamphlets anticatholiques de l'Angleterre moderne

Après dix ans de pouvoir, le Premier Ministre travailliste Tony Blair quittait son poste le 27 juin 2007. Quatre jours auparavant, il informait le pape Benoît XVI de son intention de se convertir au catholicisme. La foi de l'ancien Premier Ministre ne fut cependant officialisée qu'après son départ de Downing Street et rendue publique seulement six mois plus tard, en décembre 2007. L'anecdote de la conversion de Tony Blair suggère-t-elle que, dans la psyché collective de l'Angleterre du *xxi*^e siècle, il demeure difficile de conjuguer catholicisme et anglicité ?

Avec la réforme d'Henri VIII (1509-1547), puis de façon plus pérenne durant l'âge d'or élisabéthain (1558-1603), l'Angleterre coupe tout lien avec la papauté pour s'affirmer comme « empire » autonome, le monarque s'installant dans un césaro-papisme qui lui donne toute autorité sur son royaume mais aussi sur son Église¹. Sa suprématie est affirmée légalement par l'Acte de Suprématie, appuyé par un serment d'allégeance que l'on exige des sujets de la couronne. L'Église *en* Angleterre – au sens d'Église catholique universelle sur le sol anglais – cède la place à une nouvelle Église *d'*Angleterre, indépendante et nationale. Placée sous l'égide du monarque, cette *Anglicana Ecclesia* n'est pareille à nulle autre et, si elle adopte un protestantisme modéré inspiré des mouvements continentaux, elle ne leur est en aucun cas inféodée. Sa doctrine se veut purifiée des erreurs du passé, recentrée autour des essentiels chrétiens ; elle repose sur les principaux piliers de la Réforme que sont la Bible, la foi, la grâce, et leur source unique, le Christ².

1. En 1533, *The Act in Restraint of Appeals to Rome* déclarait déjà : « [C]e royaume d'Angleterre est un Empire [...] gouverné par un unique et suprême Chef et Roi », et reniait l'autorité du pape. L'année suivante, l'Acte de Suprématie officialisait la naissance de l'Église d'Angleterre, sous l'autorité suprême du roi, qui devenait ainsi chef de l'Église aussi bien que de l'État : « [L]e Roi, notre souverain seigneur, ses héritiers et successeurs, rois de ce royaume, seront pris, acceptés et réputés comme uniques chefs suprêmes sur Terre de l'Église d'Angleterre, appelée *Anglicana Ecclesia* [...]. » Traduction de l'anglais par nos soins.

2. Henri VIII ordonne la première publication officielle d'une Grande Bible en langue anglaise en 1539 et 1540. L'édition de 1611, connue sous le nom de King James Bible, deviendra l'édition de référence, toujours très utilisée aujourd'hui.

L'Acte d'Uniformité exige l'appartenance à la nouvelle Église d'Angleterre¹ et s'accompagne de l'orchestration d'une pratique religieuse qui doit être identique dans tout le royaume ; le livre des prières publiques – *The Book of Common Prayer* – veille à s'assurer que les paroissiens de chaque église sont exposés à la même doctrine et à la même liturgie que leurs voisins. En 1563, les 39 Articles de Religion viennent exposer clairement les dogmes de l'Église établie et les différencier de la tradition catholique romaine².

Les loyaux sujets de la couronne doivent une allégeance absolue, politique et religieuse, à leur monarque. Or, une minorité demeure pour qui ces changements sont le fruit d'une usurpation de pouvoir ; pour ces fidèles de la foi romaine, l'*Anglicana Ecclesia* est une aberration théologico-politique. La persistance de cette communauté catholique au sein du royaume interroge les anglicans orthodoxes et devient l'un des lieux privilégiés d'un discours patriotique où le royaume définit ses valeurs par opposition à cet Autre, ce papiste, que l'on utilise comme repoussoir. Dès la fin du xvi^e siècle, les presses publient de nombreux pamphlets qui se proposent de démontrer la valeur de la pratique anglicane par contraste avec les erreurs, voire les impostures catholiques. Ainsi se crée une dichotomie très simple, qui fait des préceptes romains tout le contraire de ceux de l'anglicanisme. Au xvii^e siècle, la controverse bat son plein et fait du catholicisme l'antithèse de la sainteté, du pape l'antéchrist lui-même, et de l'Église romaine la grande prostituée de Babylone. Comme le montrent de récentes études historiques³ et littéraires⁴, le message diffusé est clair : qui est papiste n'est point anglais.

1. L'Acte d'Uniformité est d'abord formulé par le gouvernement d'Édouard VI (1547-53), fils et héritier d'Henri VIII, en 1549 et 1552. Il est réaffirmé par Élisabeth I en 1559 puis par Charles II (1660-85) en 1662 après la restauration de la monarchie.

2. Les 39 Articles, tout comme le livre des prières, sont toujours en vigueur de nos jours.

3. Voir Peter LAKE, « Anti-Popery : the Structure of a Prejudice », in Richard CUST et Ann HUGHES (dir.), *Conflict in Early Stuart England*, Londres, Longman, 1989, p. 72-106 ; Peter LAKE et Michael QUESTIER, *The Antichrist's Lewd Hat : Protestants, Papists and Players in Post-Reformation England*, New Haven, Yale UP, 2002 et Alexandra WALSHAM, *Charitable Hatred : Tolerance and Intolerance in England, 1500-1700*, Manchester, Manchester University Press, 2006. Ces études tendent à démontrer que l'anticatholicisme de l'Angleterre moderne se manifeste surtout durant des périodes de crise où les valeurs de la nation protestante semblent en danger.

4. Voir Arthur MAROTTI, *Religious Ideology and Cultural Fantasy. Catholic and Anti-Catholic Discourses in Early Modern England*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2005, p. 32-65 et Arthur MAROTTI (éd.), *Catholicism and Anti-Catholicism in Early Modern English Texts*, Basingstoke, Palgrave, 1999 ; Claire WALKER et David LEMMINGS (dir.), *Moral Panics, the Media and the Law in Early Modern England*, Basingstoke, Palgrave, 2009 ; Frances DOLAN, *Whores of Babylon. Catholicism, Gender and Seventeenth Century Print culture*, Notre Dame, Ind., Cornell University Press, 1999 ; Alison SHELL, *Catholicism, Controversy and the English Literary Imagination, 1558-1660*, Cambridge,

Les polémistes illustrent cet axiome de diverses façons. Nous verrons ici que certains choisissent de fustiger les erreurs théologiques des catholiques, que d'autres préfèrent mettre l'accent sur leur subversion des valeurs de la société-famille anglaise, tandis que d'autres encore les représentent comme des ennemis de la couronne, des traîtres aux funestes desseins. Quelle que soit l'approche privilégiée, ces écrits contribuent tous à ostraciser, voire à diaboliser les catholiques, qui représentent un anti-standard contre lequel se dessinent, en creux, les valeurs du royaume et son identité nationale naissante.

CRITIQUES DE LA FOI ROMAINE : IGNORANCE, IDOLÂTRIE ET IMPOSTURE

Bien des auteurs dénoncent dans le catholicisme une pratique rituelle axée sur le performatif, une religion matérialiste qui oppose au *Sola Scriptura* protestant le poids de la tradition, les enseignements de l'Église et la parole des prêtres. Ils affirment que si la Bible des catholiques demeure en Latin, c'est pour mieux maintenir le peuple dans l'ignorance de la vérité divine et permettre aux ecclésiastiques de la bafouer sans cesse.

Thomas Becon (1512-1567), dans *The Displaying of the Popish Masse*¹, dénonce l'utilisation de la langue latine et s'applique à démontrer que la messe est une offense aux Saintes Écritures. Il s'insurge contre l'absurdité d'un discours dont le peuple ne comprend rien et dont l'officiant lui-même – qu'il compare à un âne – n'a souvent qu'une compréhension parcellaire. La messe, selon lui, n'est pas seulement inutile : c'est un simulacre de sainteté exécrationnelle, « abominable », qui dupe ceux qu'il décrit comme « des âmes simples, grégaires et imbéciles² ». Pour Becon, les catholiques sont la proie des clercs qui les manipulent et les privent de toute chance de salut en les tenant dans l'ignorance. Dans son ouvrage, il dévoile un par un les manquements des prêtres à la volonté divine révélée

Cambridge University Press, 2006 ; Raymond TUMBLESON, *Catholicism in the English Protestant Imagination. Nationalism, Religion, and Literature, 1600-1745*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

1. Thomas BECON, *The Displaying of the Popish Masse wherein thou shalt see, what a Wicked Idoll the Masse is, and what Great Différence there is between the Lords Supper and the Popes Masse : Againe, what Popes Brought in Every Part of the Masse, and Counted it Together in Such Monstrous Sort, as it is now Used in the Popes Kingdome*. Publié à Bâle en 1559, et distribué clandestinement sous le règne de la catholique Marie Tudor (1553-1558), ce pamphlet est l'objet de nouveaux tirages, cette fois officiels, à Londres en 1637.

2. *Ibid.*, p. 47 et p. 53.

dans les Évangiles : ils ne prêchent pas, ils servent l'Eucharistie sur un autel, et non sur une table en commémoration de la cène, et ils requièrent la génuflexion, alors que le Christ prit son dernier repas assis à sa table, et non à genoux. Contre la volonté du Christ, ils s'approprient la communion des deux espèces, mais la refusent au peuple¹. Dans son analyse de la liturgie romaine, Becon dénonce les « abominables singeries de la Messe papiste », qu'il décrit comme un « monstre de mensonges² ». Pour lui, la nature idolâtre de la messe trouve sa plus claire expression dans la doctrine de la transsubstantiation, qui veut que l'on vénère une rondelle de pain et quelques gouttes de vin comme s'il s'agissait bien là de Dieu. Et l'auteur de s'exclamer : « Ô abomination ! Ô blasphème intolérable ! », « Ô insupportable idolâtrie³ ».

Les uns après les autres, tous les gestes de la messe sont analysés et décriés, pour faire de l'Office catholique un modèle négatif où tout est faux, corrompu et sali, une image parfaitement inversée du service anglican qui, lui, respecte la volonté de Dieu. Au-delà de sa critique de la messe, Becon dénonce l'obscurantisme de l'ancienne religion⁴. Les prières pour les âmes des défunts et l'existence du purgatoire sont critiquées comme de pures inventions, des offenses aux Évangiles. Selon lui, le pape et ses évêques ont, depuis des siècles, détourné le peuple des Saintes Écritures pour mieux l'enfermer dans des pratiques impies, mais souvent lucratives. Ainsi les catholiques subjugués – ces « vils esclaves de l'antéchrist⁵ » – préfèrent-ils au pouvoir salvateur de la foi et de la grâce leurs « colifichets », chapelets, agneaux de Dieu, cierges, encens, reliques, pèlerinages et autres bonnes œuvres.

Nombreux sont les auteurs qui, à l'instar de Becon, s'attardent sur la superstition des catholiques qui substituent à la foi et la grâce seules (*sola fide* et *sola gratia*) le pouvoir surnaturel des œuvres⁶. Selon ces pamphlets, le plus grand crime de la pratique romaine est d'attribuer aux clercs des pouvoirs qui n'appartiennent qu'à Dieu. Certains se targuent de révéler au grand jour cette imposture par le biais de l'étude de prétendues possessions démoniaques. C'est ce qu'entreprend l'auteur anonyme de *A Whip for the Devil*, qui note avec sarcasme la grande familiarité de la religion catholique avec le malin. Selon lui, il n'existe « aucune religion au monde que le Diable

1. *Ibid.*, p. 226.

2. *Ibid.*, p. 71 et p. 109.

3. *Ibid.*, p. 125 et p. 146.

4. Il dénonce les « messes idolâtres » (p. 10) des catholiques et voit dans le pape l'incarnation de l'antéchrist (p. 12).

5. *Ibid.*, p. 56.

6. Voir par exemple Richard SHELDON, *A Survey of the Miracles of the Church of Rome, Proving them to be AntiChristian*, Londres, 1616.

affectionne autant que celle des papistes¹ ». Et de se moquer des techniques pseudo-magiques censées permettre aux exorcistes de commander le diable et de libérer l'individu possédé. L'auteur raille les prêtres qui utilisent l'eau bénite, l'encens, les saintes reliques mais aussi des objets plus surprenants comme des clés ou des pierres miraculeuses pour expulser le démon, que l'on charme même parfois par l'usage de la musique². Il insiste sur l'absurdité de ces rituels où la théâtralité le dispute à l'imposture, pour conclure : « [C]omme on reconnaît le Diable à son pied fourchu, on reconnaît un vrai Papiste à son mélange de piété et de superstition³ ».

Le sensationnalisme des exorcismes et des possessions capture l'imagination des pamphlétaires, qui font de ces études de cas l'occasion de ridiculiser les superstitions romaines, mais aussi de démontrer l'imposture pratiquée à grande échelle par toute une institution. Samuel Harsnett, dans *A Declaration of Egregious Popish Impostures* (1603), brosse un portrait dévastateur des missionnaires jésuites venus du continent pour raviver l'ancienne foi en Angleterre. Dans son ouvrage, les Jésuites utilisent un savant mélange de tradition païenne, de rituel, d'idolâtrie et de superstition pour parvenir à leurs fins – qui n'ont rien de spirituel. Il s'étend à loisir sur plusieurs cas d'exorcismes publics qui, selon lui, n'ont d'autre but que de séduire les plus vulnérables pour mieux les exploiter. Il écrit : « [Le catholicisme] est la seule religion à attraper les imbéciles, les enfants et les femmes, car il n'est rien d'autre qu'une afféterie, un spectacle de marionnettes⁴ ».

Harsnett affirme la véracité de ses dires, qu'il dit tenir des confessions de fraudeurs repentis. Ces derniers affirment que les monstres publiques des possédés ne sont en fait que supercheries ; ce sont des scènes préétablies, qui suivent un script comme au théâtre. Anne Smith, l'un des témoins de l'enquête, déclare que, chaque jour, « elle apprenait la réplique qui devait déclencher sa crise », et qu'elle ne faisait que jouer un rôle. Selon l'auteur, ces mises en scène visent à impressionner la foule venue pour contempler le pouvoir de l'exorciste sur les démons. Ce stratagème confère aux clercs une renommée de faiseurs de miracles et génère un revenu considérable ; de tels exemples permettent donc au polémiste de

1. Anon., *A Whip for the Devil, or, The Roman Conjuror Discovering the Intolerable Folly, Prophaneness and Superstition of the Papists in Endeavouring to Cast... Bodies of Men and Women by Him Possesed*, Londres, 1683, p. 2.

2. *Ibid.*, p. 6-9.

3. *Ibid.*, p. 19.

4. Samuel HARSNETT, *A Declaration of Egregious Popish Impostures to With-draw the Harts of her Maiesties Subjects from their Allegiance and from the Truth of Christian Religion Professed in England, under the Pretence of Casting out Devils*, Londres, 1603, p. 191 et p. 20.

révéler l'impiété de ses adversaires, impiété qui se mesure à l'aune de son contraire, la piété protestante¹.

La controverse tend donc à montrer que le catholicisme n'est que superstition et imposture, dupant les faibles au lieu de les secourir. C'est l'inverse même de la vraie foi, une anti-religion où tout n'est qu'erreur ou, pire, tromperie :

[les prêtres], délivrant la doctrine des démons pour l'amour du mensonge, utilisent la poudre-aux-yeux de leurs prétendus miracles pour persuader les crédules de se donner en esclavage à la Bête et de recevoir sa marque ; ce faisant, ils révèlent n'avoir d'autre dessin que la subversion des fondamentaux de la vraie religion, pure et sans tache, par des doctrines maudites, des maximes pernicieuses et des principes destructeurs, qui sont diamétralement opposés à tout christianisme sincère².

L'Église d'Angleterre sort grandie et anoblie de cette comparaison avec une religion dépeinte sous les traits les plus sombres. Le catholicisme devient synonyme de « contraire », c'est l'Autre contre lequel la pratique anglicane se définit. Or, cette notion d'altérité ne s'arrête pas aux considérations théologiques. Dans l'imaginaire collectif, l'appartenance à la confession romaine est associée également au chaos et au renversement des valeurs sociales qui unissent la famille-nation. Selon les polémistes, le catholique – même quand il s'agit d'un voisin, d'un ami, d'un parent proche – n'est pas un frère ; c'est un imposteur, un ennemi caché³.

CATHOLICISME ET MENACE SOCIALE : L'ENNEMI DOMESTIQUE

Au xvi^e siècle, un discours xénophobe associe le catholicisme à l'étranger, et particulièrement à l'Espagnol, grand ennemi de la toute jeune Angleterre anglicane sur la scène internationale. Cet antagonisme prend toute sa dimension durant le règne de Marie Tudor (1553-58) qui, héritant

1. Voir Jane SHAW, *Miracles in Elighntment England*, Bury St Edmunds, Yale University Press, 2006, particulièrement le chapitre 2, « Protestantism and Miracles », p. 21-50.

2. Anti-Papist, *A Fair Warning to take heed of Popery, or a Short and True History of the Jesuits Fiery Practices and Powder-Plots, to destroy KINGS, ruin Kingdoms and lay Cities Waste*, Londres, 1679, p. 30.

3. Si cette représentation du catholique fleurit dans les pamphlets, elle est loin de toujours correspondre à l'expérience vécue par les sujets de la couronne qui, lors de leurs occupations quotidiennes, sont amenés à côtoyer des catholiques. Sur les limites de cette intolérance inter-confessionnelle, voir Anthony MILTON, « A Qualified Intolerance : The Limits and Ambiguities of Early Stuart Anti-Catholicism », in Arthur MAROTTI (dir.), *Catholicism and Anti-Catholicism*, p. 85-115.

d'une *Anglicana Ecclesia* rendue protestante par son frère Édouard VI (1547-53), abroge une à une toutes les lois sur l'indépendance, l'uniformité et le protestantisme pour restaurer un culte catholique romain sous l'autorité du pape. Son union avec Philippe II, roi d'Espagne, confirme sa détermination à mettre l'Angleterre au service des pouvoirs catholiques. En outre, Marie commet des erreurs stratégiques majeures, comme son choix de partager avec Philippe la couronne d'Angleterre et d'impliquer les troupes anglaises dans la guerre qui oppose l'Espagne à la France. La perte de Calais, dernière enclave anglaise en France, et les pertes humaines et financières qu'elle engendre, endommagent gravement la popularité déjà faible de la reine. Sa politique d'exécution de ses sujets protestants qui refusent d'abjurer envenime encore la situation. Il semble alors facile aux polémistes d'établir une équation entre catholicisme et tyrannie, et les représentants de la foi catholique sont perçus comme autant d'ennemis à la solde de Rome et de l'Espagne. À cette époque se multiplient de virulentes attaques contre la reine, que l'on accuse de trahir sa patrie et de la sacrifier sur l'autel du pape ; imprimés sur le continent par des protestants exilés, ces libelles vilipendent cette « traîtresse affichée » qui « sous un nom anglais porte un cœur espagnol¹ ». Plus tard, sous Élisabeth I, la diatribe anti-espagnole est ravivée par le conflit armé qui oppose les deux pays, et l'année de la défaite de l'Armada au large des côtes anglaises (1588) marque un point culminant dans les publications qui associent l'anti-catholicisme à une xénophobie des plus féroces.

Cependant, au XVII^e siècle, le ton de la controverse change ; la relative paix avec l'Espagne fait que la représentation du catholique « hispanisé » perd de son impact sur les foules². Les auteurs délaissent donc peu à peu le discours stigmatisant le catholique-étranger pour mettre au contraire l'accent sur l'ubiquité des papistes de nationalité anglaise. La peur collective de ce frère-ennemi est renforcée par les modes d'existence des catholiques anglais. En effet, si certains – appelés « récusants » – déclarent leur foi publiquement en refusant d'assister au service anglican ou en se soustrayant au serment d'allégeance, d'autres sont plus conciliants avec les exigences de la couronne. Ces schismatiques – que l'on nomme « Church Papists » – font acte de présence à l'Office anglican et prêtent serment d'allégeance afin d'échapper aux lois pénales qui les réduiraient à la pauvreté avant de les

1. John KNOX, *A Faythfull Admonition made by John Knox unto the Professours of God's Truth in England...* Emden, 1554, p. 54 et 56.

2. Cette tendance sera à nuancer durant la crise de 1620-24, liée aux négociations du roi Jacques I (1603-25) avec l'Espagne ; l'alliance diplomatique qu'il espérait obtenir par le biais d'un mariage entre son fils et héritier Charles et Maria Anne, Infante d'Espagne, s'avérera de plus impopulaires.

envoyer en prison¹. Par leur apparente conformité, les « Church Papists » sont plus difficiles à détecter que leurs coreligionnaires « récusants », et ils sont donc perçus comme plus dangereux, car plus pernicieux.

En outre, pour échapper aux sanctions qui se multiplient depuis les années 1580², la pratique du catholicisme est devenue clandestine. Organisés autour de la sphère domestique, des communautés et des réseaux se développent. Les familles qui en ont les moyens offrent l'asile aux missionnaires – en majorité des Jésuites – qui, formés sur le Continent, reviennent en force sur le sol anglais³. L'ingéniosité des architectes permet souvent d'aménager dans les demeures les plus spacieuses des chapelles dissimulées, indétectables de l'extérieur, ainsi que des cachettes pour protéger les prêtres des perquisitions du gouvernement⁴. C'est souvent la famille au sens large, y compris les domestiques, qui pratique ensemble, et il n'est pas rare que les coreligionnaires de tout le voisinage soient conviés aux messes secrètes de la maison.

Tandis que la communauté catholique s'organise ainsi à l'abri des regards⁵, la polémique reflète l'inquiétude que ce fonctionnement suscite dans l'imaginaire protestant⁶. De nombreux auteurs délaissent les questions théologiques pour aborder des sujets d'ordre plus sociologique et alerter l'opinion sur les dangers que court la société anglaise si elle continue à abriter en son sein de tels sujets. C'est ce qu'exprime Richard Bernard quand il écrit :

La ferme intention de continuer dans son catholicisme tout en se pliant au serment d'allégeance et en satisfaisant, par des gestes publics, les contraintes

1. Alexandra WALSHAM, *Church Papists. Catholicism, Conformity and Confessional Polemic in Early Modern England*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 1993, p. 78-81.

2. 1581 (23 : Elis. I, c.1), Acte pour Retenir les Sujets de Sa Majesté la Reine dans leur due Obéissance ; et 1585 (27 : Elis. I, c.2), Acte contre les Jésuites, les Séminaristes et autres Personnes se soustrayant à l'Obéissance. 1592 (35 Elis. I, c. 2) Acte sur les Récusants Papistes, renouvelé et renforcé en 1605 (3 Jac.1, c. 4).

3. Voir Godfrey ANSTRUTHER, *The Seminary Priests. A Dictionary of the Secular Clergy in England and Wales, 1558-1850*, Ware, St Edmund's College, 1975 ; Hugh AVELING, *The Handle and the Axe. The Catholic Recusants in England from Reformation to Emancipation*, Londres, Blond and Briggs, 1976 et John BOSSY, *The English Catholic Community, 1570-1850*, Londres, Darton, Longman and Todd, 1976.

4. Voir Frances DOLAN, « Gender and the "Lost" Spaces of Catholicism », *Journal of Interdisciplinary History*, 32-4 (2002), p. 641-665, et Julian YATES, « Parasitic Geographies : Manifesting Catholic Identity in Early Modern England », in Arthur MAROTTI (dir.), *Catholicism and Anti-Catholicism*, p. 63-84.

5. Ronald CORTHELL, Frances DOLAN, Christopher HIGHLY et Arthur MAROTTI (dir.), *Catholic Culture in Early Modern England*, Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame Press, 2007.

6. Anthony MILTON, « A Qualified Intolerance. The Limits and Ambiguities of Early Stuart Anti-Catholicism », in Arthur MAROTTI (dir.), *Catholicism and Anti-Catholicism*, p. 63-84.

imposées par l'État, est bien plus pernicieuse envers l'État qu'une récusance franche et affichée¹.

En réponse à ces préoccupations, le Parlement de 1614 considère une motion qui forcerait tous les catholiques à porter une coiffe et des chausses de couleur jaune afin de permettre aux sujets de la couronne d'identifier les traîtres potentiels parmi eux².

Dans *A Toile for Two-Legged Foxes*, la métaphore du renard permet à John Baxter de faire des catholiques des prédateurs aussi impitoyables que sournois. Il remarque : « La seconde propriété du Renard est la ruse [...] Il est presque aussi difficile de révéler toutes ses tromperies que de sonder les profondeurs de Satan [...] car le Renard est très subtil³ ». Baxter décrit un mode de vie caché, secret : « Les Renards à deux pattes n'osent pas vivre au grand jour, mais cherchent des terriers camouflés et errent par les chemins de traverse [...]⁴ ». La nature furtive du papiste en fait ce qu'il appelle un « ennemi domestique⁵ ». Le polémiste rêve alors « de placer une fenêtre sur sa poitrine, à travers laquelle nous pourrions voir si sa langue et son cœur s'accordent [...] Je suis convaincu que l'on détecterait alors bien des cœurs hypocrites dissimulés⁶ ». Baxter s'érige en porte-parole d'une obsession nationale qui craint les « intentions secrètes » des catholiques et souhaite exposer au grand jour leurs convictions et leurs croyances les plus privées. Selon lui, un papiste n'est jamais digne de confiance, puisque sa foi s'accompagne toujours de dissimulation. Et Thomas Bell de renchérir : « [S]i vous leur demandez ce qu'est un Jésuite, leur réponse est : tout le monde ; ce qui suggère que ce sont là des créatures qui changent de couleur comme des caméléons, selon leurs besoins⁷ ».

La controverse fait écho à un climat de suspicion et de peur, s'en empare, et l'attise : les catholiques sont partout et leur perfidie leur permet d'infiltrer jusqu'aux lieux les plus privés pour en saboter l'harmonie⁸. Le danger semble d'autant plus grand qu'il vient ici de l'intérieur et non plus des étrangers comme les Espagnols. L'Autre catholique est tel une araignée ou un serpent que la nation découvre en son sein et dont elle redoute la morsure vénéneuse. Afin de démontrer ce point, les polémistes se penchent sur l'exemple des missionnaires qu'ils accusent de détruire l'équilibre des familles qui les accueillent, sans égard pour leur générosité et leur protection.

1. Cité dans Anthony MILTON, « A Qualified Intolerance », p. 106.

2. *Ibid.*, p. 105.

3. John BAXTER, *A Toile for Two-Legged Foxes*, p. 35.

4. *Ibid.*, p. 12, 36.

5. *Ibid.*, p. 12, 169.

6. *Ibid.*, p. 110.

7. Thomas BELL, *The Anatomie of Popish Tyrannie*, Londres, 1603, p. 54.

8. Julian YATES, « Parasitic Geographies », p. 85-115.

Ces publications reprochent aux missionnaires, et aux Jésuites en particulier, de pervertir jusqu'aux valeurs essentielles de la famille anglaise en encourageant la désobéissance des femmes envers l'autorité du *paterfamilias*. En 1593, le supérieur des Jésuites anglais, Henry Garnet, donnait ses instructions aux épouses investies dans la mission en ces termes : « Vos maris n'ont aucune autorité sur votre âme, et leur pouvoir sur votre corps est limité : mais votre divin époux peut vous condamner corps et âme aux tourments éternels, ou vous récompenser d'un bonheur perpétuel¹. » Ces injonctions sont connues des polémistes, qui s'en saisissent pour représenter les relations entre les missionnaires et leurs hôtessees comme autant d'occasions d'adultère. William Fennor, dans une anecdote scandaleuse, évoque par exemple le dépit d'un futur époux quand sa promise avoue porter l'enfant d'un Jésuite : « son ventre [était] plein de jeunes os, dont [elle] confessa plus tard qu'ils étaient l'œuvre des Jésuites² ». Les allusions scabreuses aux relations qu'entretiennent les missionnaires avec les épouses de leurs hôtes sont légion, à tel point que les traditionnelles accusations de sodomie – chères aux réformés dans leurs invectives contre les moines – laissent à cette époque la place à des accusations d'adultère³. Les historiens parlent même d'une rhétorique du « cocufiage spirituel⁴ ». La représentation des relations spirituelles en relations charnelles fournit aux polémistes une arme redoutable, à double tranchant, car si elle souligne la perversité sexuelle des missionnaires (les privant ainsi de toute aura de sainteté), elle met aussi en exergue leur pouvoir subversif, destructeur des liens les plus sacrés.

Thomas Morton, par exemple, s'insurge contre cette violence faite à l'ordre naturel de la famille. Il écrit : « Peut-on appeler cela religion ? [les catholiques] renient tous les liens naturels, ceux du mariage, ceux des parents naturels, ceux de la patrie naturelle ; ils mettent pour ainsi dire la Nature sens dessus dessous et ôtent toute humanité aux hommes⁵ ». Pour Morton, le catholicisme est facteur de désunion, il dissout les liens de loyauté et encourage les sujets à renverser toute autorité légitime, qu'il s'agisse de celle du *paterfamilias* ou, à l'échelle nationale, du monarque. Ainsi, la représentation du catholique comme ennemi des valeurs sociales

1. Henry GARNET, *A Treatise of Christian Renunciation*, p. 145, in D. M. ROGERS (dir.), *English Recusant Literature, 1558-1640*, Menston, Scolar Press, 1970, vol. 47.

2. William FENNOR, *Pluto his Travailles, or the Devils Pilgrimage to the Colledge of Iesuits*, Londres, 1612, p. 17-18.

3. Frances DOLAN, *Whores of Babylon*, p. 89-93.

4. Colleen SEGUIN, « “Ambiguous Liaisons” : Catholic Women's Relationships with their Confessors in Early Modern England », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 95 (2004), p. 156-85, citation p. 161.

5. Thomas MORTON, *An Exact Account of Romish Doctrine in the Case of Conspiracies and Rebellion*, Londres, 1679, p. 3-4.

qui unissent le royaume peut-elle être élargie, pour faire de « l'ennemi du foyer » l'ennemi du royaume et de la couronne.

SUJETS DU PAPE ET SUJETS DU ROI : LE PROBLÈME DE L'ALLÉGEANCE POLITIQUE

Les publications de John Baxter abondent dans ce sens ; il avertit ses compatriotes du danger papiste avec la métaphore suivante : « Le lierre rampe sur le sol, puis encerclé d'abord la partie basse du chêne, et petit à petit gagne du terrain, pour ensuite étouffer jusqu'à sa plus haute branche, percer son écorce, sucer sa sève, et enfin causer la mort du tronc tout entier¹ ». L'image est explicite : selon Baxter, les activités des missionnaires visent tout d'abord les éléments les plus bas, les plus vulnérables de la société, le peuple, les femmes, pour atteindre ensuite des sujets socialement plus élevés et enfin causer la perte de la nation entière. Les missionnaires, qui opèrent à l'interface du privé et du public, fragilisent l'équilibre de la famille et mettent en danger l'État, dont elle est le microcosme.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les polémistes voient dans le catholicisme un synonyme de trahison politique. À une époque où l'Angleterre est en position de faiblesse face aux grandes puissances catholiques du continent², la propagande nationale met en exergue le courage d'un royaume ayant osé défier l'oppression papale pour retrouver sa liberté. C'est ce que l'on voit par exemple avec deux images très connues, l'une représentant Henri VIII terrassant le pape³, l'autre reprenant ce thème avec son fils Édouard VI⁴. Tous deux trônent en majesté, foulant de leurs pieds royaux la figure d'un pape déchu, dépouillé de sa mitre et de ses attributs pontificaux. Ces représentations tentent de légitimer la suprématie royale tout en louant le courage du monarque, montré ici tel un sauveur, à l'image de la figure biblique du réformateur éclairé qui affranchit son peuple de l'esclavage. C'est ce qu'exprime également le frontispice de la grande Bible de 1539-1540, où le roi Henri trône en majesté au centre de la page, et tend à ses évêques et à tout son peuple la première Bible officielle en langue anglaise. Il fait ici figure de libérateur, tirant son royaume de l'ignorance et de l'asservissement en

1. John BAXTER, *A Toile for Two-Legged Foxes*, p. 37-38.

2. Le schisme opéré par Henri VIII en 1534 et réaffirmé plus tard par son héritière Élisabeth I en 1559, a fragilisé le royaume sur la scène internationale.

3. Voir illustration 1, tirée du livre de John FOXE, *Actes and Monuments of these Latter and Perillous Days, Touching Matters of the Church*, Londres, 1653, livre 2.

4. *Edward VI and the Pope : An Allegory of the Reformation*, c. 1547-70, National Portrait Gallery, Londres.

lui révélant la Parole de Dieu (« *Verbum Dei* ») ; la gravure met en scène un peuple en liesse, dont la gratitude s'exprime par ses cris de « Vive le roi » (« *Vivat Rex* »)¹.

La traduction de la Bible est un facteur primordial de la construction d'un sentiment d'appartenance à une même entité, une nation-famille anglaise, qui se distingue du reste de l'Europe. Dans l'Angleterre réformée, le pouvoir de Rome apparaît comme usurpé ; son autorité, dans le sens de pouvoir légitime, est mise en doute. Les modèles des rois de l'Ancien Testament sont utilisés pour soutenir l'établissement de la suprématie royale dès le début des années 1530. Dans *Collectanea satis copiosa*, somme de précédents et de textes produits par le conseil érudit du roi (Édouard Lee, Édouard Foxe, Thomas Cranmer et Nicolas de Burgo) à l'appui de la campagne contre l'autorité papale, les exemples de David, Josias, Hézékiah ou Jehosaphat servent à prouver l'autorité légitime du roi chrétien sur ses prêtres. Ces rois sont réputés pour leur zèle envers les commandements de Dieu, qu'ils veulent instaurer sur terre en détruisant les abus et l'idolâtrie installés par la tradition ; ils sont aussi de grands réformateurs dans le domaine laïc (notamment pour la justice), investis d'une mission de purification de leur pays. Des ouvrages comme *The True Difference Between Ecclesiastical and Royal Power*² ouvrent les conclusions de *Collectanea* au public. On y définit le pouvoir royal en termes bibliques afin de prouver la légitimité d'un roi sur ses prêtres, qui sont aussi ses sujets.

Une telle propagande veille à développer en Angleterre un sentiment national, où les sujets appartiennent à une famille dont le *paterfamilias* est le monarque, qui dirige l'État et l'Église. Ce césaro-papisme, nous l'avons vu, est entériné par les Actes de Suprématie proclamés par les souverains successifs, auxquels le Parlement élisabéthain ajoute en 1563 un serment d'allégeance qui exige de tous les officiers de la couronne fidélité et obéissance. Dès lors se pose le problème de la double allégeance des sujets catholiques qui demeurent fidèles au pape. Or, en 1570, Pie V publie sa Bulle *Regnans in Excelsis*, encourageant les catholiques d'Angleterre à ne pas reconnaître l'autorité d'Élisabeth, qu'il dit « prétendument reine d'Angleterre et servante du crime ». La fulmination de cette Bulle met les sujets catholiques dans une position fort inconfortable, et contribuera largement à la représentation du « papiste » comme traître en puissance. Le catholicisme, au-delà d'une question de foi, appartient donc aussi à la sphère du politique.

1. Voir illustration 2, tirée de la Grande Bible de 1539.

2. Initialement publié en Latin, *De vera differentia regiae potestatis et ecclesiasticae, et quae sit ipsa veritas ac virtus utriusque*, Londres, 1534, l'ouvrage est traduit en anglais par Henry, Lord Stafford la même année.

En outre, les événements se prêtent parfois à la représentation du catholique en traître : la vie d'Élisabeth I est menacée par de nombreuses conspirations¹ ; Jacques I (1603-25) est victime du Complot des Poudres le 5 novembre 1605 ; Charles II (1660-85) lui-même, pourtant connu pour sa sympathie à l'égard des papistes, est au centre des rumeurs d'assassinats lancées par Titus Oates en 1678. Les polémistes se saisissent de ces crises pour alimenter un discours où catholicisme rime avec trahison. Les exemples seraient trop nombreux et nous nous contenterons ici d'un regard sur deux publications issues du complot des poudres.

Le 5 novembre 1605, le roi Jacques I^{er}, la reine Anne, et Henri leur fils aîné et héritier sont présents pour présider à la grande ouverture du Parlement, qui réunit la chambre des Communes et, à la Chambre des Lords, les plus éminents nobles et clercs du royaume. C'est ce jour-là que Guy Fawkes est capturé tandis qu'il s'apprête à faire parler la poudre. La conspiration, menée par un petit groupe de catholiques, est démasquée². Tandis que les chaires résonnent des sermons rendant grâce à la providence divine qui a permis au Parlement d'échapper au désastre, la polémique anti-catholique s'enflamme.

Publié quelques mois plus tard, *The Divell of the Vault* brosse le portrait terrifiant d'un catholicisme dont la traîtrise s'apparente à celle de Satan. L'auteur dénonce des catholiques

Dont la stricte religion fondée sur le mensonge / s'érige sur la défiance et la rébellion ; [...] / Dont la foi n'est que faction, bien que jusqu'ici voilée / de prétendue pure sainteté. / L'ambition bouillant dans leur sein, / telle la crue furieuse du Nil, / les pousse à ériger leur maudite Église / sur le sang du peuple et du Prince³.

Il s'abandonne alors à une description très visuelle, voire sensationnaliste, de l'atrocité des catholiques assoiffés de sang ; se projetant dans l'imaginaire, il construit un scénario d'horreur pour décrire les conséquences du complot :

Quelle lugubre terreur c'eût été / Pour tous les survivants, les yeux pleins de larmes / de voir des cadavres démembrés / dispersés et jonchés sur le sol. /

1. Entre 1569 et 1586, le règne d'Élisabeth I est menacé par une succession de complots visant à la remplacer par sa cousine, la catholique Marie Stuart, reine d'Écosse en exil en Angleterre.

2. Les comploteurs principaux sont, par ordre alphabétique, Thomas Bate, Robert Catesby, Everard Digby, le mercenaire Guy Fawkes, John Grant, Robert Keyes, Thomas Percy, Ambrose Rookwood, Francis Tresham, Thomas Wintour, son frère Robert Wintour, Christopher Wright, et son frère John Wright.

3. John HEATH, *The Divell of the Vault, or the Unmasking of Murther In a Briefe Declaration of the Cacolique-Complotted Treason Lately Discovered*, Londres, 1606, (B).

De voir de si nobles et Royales formes / dissipées dans les airs par le souffle de l'explosion. / Ici, des bras, et là des jambes, tout démembrés / gisent partout, mutilés¹.

La suite de cette description particulièrement sanglante passe en revue la mère éplorée baignant de ses larmes le corps de son nourrisson réduit en lambeaux et les blessés, amputés, qui errent en état de choc dans les rues dévastées. L'aspect purement spéculatif d'une description fictive, qui se fait au conditionnel, n'ôte rien au message du libelle, qui fait des papistes des traîtres voués à l'annihilation de la nation anglaise. Le complot de Guy Fawkes et de ses associés devient l'occasion d'une présentation terrifiante des catholiques, ces félons sortis tout droit des enfers pour faire couler le sang des innocents, « comme des démons issus des profondes ténèbres / d'un enfer de flammes et de souffre² ».

Cette rhétorique de l'horreur est reprise à l'envi par bien des polémistes, qui s'indignent de la cruauté et la barbarie des papistes, et prêtent volontiers aux anglicans le statut de martyrs. Et c'est aussi là que réside la valeur de la polémique anti-catholique. Si elle érige le papiste en incarnation du Mal, elle contribue également à représenter l'Angleterre comme une terre sainte, choisie de Dieu, et contre laquelle ragent les ennemis du Bien. De telles diatribes se prêtent parfaitement à un syllogisme d'une simplicité limpide : si le catholicisme est à ce point perverti, s'il est l'instrument du diable, alors le royaume d'Angleterre, qui a su s'en détacher et adopter des préceptes diamétralement opposés ne peut être que pur et agréable à Dieu. L'avilissement du catholique contribue à l'éloge implicite du sujet anglican, par opposition. Le 5 novembre devient alors – et reste toujours aujourd'hui – la fête nationale, et chaque année, de nouvelles publications marquent l'anniversaire de cette délivrance providentielle.

En 1628, Francis Herring publie *The Quintessence of Cruelty*, où il reprend les procédés de l'auteur de *Divell of the Vault* et imagine les mêmes scènes sanglantes³. Le sous-titre de l'ouvrage (*or, Master-Peice of Treachery, the Popish Powder-plot, Invented by Hellish Malice, Prevented by Heavenly Mercy*) illustre bien la dichotomie qui se met en place avec d'une part les catholiques associés à « la malice infernale » et de l'autre les anglicans, sauvés par « la miséricorde divine ». En outre, les illustrations de ce pamphlet participent de la même rhétorique, puisque l'on y voit les machinations de Satan déjouées par la Providence. Guy Fawkes est d'abord représenté s'afférant

1. *Ibid.*, C3.

2. *Ibid.*, D.

3. Francis Herring est l'auteur de l'original en latin ; la traduction et expansion en anglais est l'œuvre de John VICARS, *The Quintessence of Cruelty or, Master-Peice of Treachery, the Popish Powder-plot, Invented by Hellish Malice, Prevented by Heavenly Mercy*, Londres, 1641.

à ses funestes dessins en présence de « son père », Satan lui-même¹. Mais cette première illustration met déjà en scène l'intervention divine, représentée sous la forme d'un rayon de lumière venu des cieux pour révéler le stock de poudre à canon. Plus loin, une autre planche oppose un « Guy Fawkes Infernal, avec un cœur Démoniaque / s'apprêtant à l'instant à jouer son rôle diabolique » aux officiers de la couronne venus le démasquer, guidés par « la direction divine² ». De tels ouvrages permettent donc de soutenir le discours officiel des réformateurs qui voient en l'Angleterre du XVII^e siècle une nouvelle Israël, une terre sainte choisie de Dieu et jalouée des nations corrompues.

Dans un royaume où la forme prise par l'Église établie à la fois reflète et façonne la définition d'une identité nationale unique, les activités clandestines des catholiques et de leurs alliés sont perçues comme autant de menaces envers le bien commun. Le pamphlétaire Thomas Bell met ses lecteurs en garde :

Notez bien, noble lecteur, que de dépendre des Jésuites, c'est dépendre du diable ; et par conséquent, que de suivre les Jésuites et leur tragiques desseins, traîtres et sanglants, n'est rien de moins que de renier Dieu ; c'est abandonner sa sainte crainte et sa vénération ; c'est trahir votre prince ; c'est être l'ennemi de votre pays natal³.

CONCLUSION

L'anti-catholicisme est un élément non négligeable de la propagande sur l'identité nationale ; il brosse le portrait de l'Autre, celui que l'Anglais n'est pas. Dans l'Angleterre des XVI^e et XVII^e siècles, chaque crise politique s'accompagne d'un regain d'activité polémique, visant d'une part à ostraciser les catholiques et, d'autre part, à consolider la cohésion nationale contre cet ennemi commun. Ce mouvement s'amorce très clairement sous le règne d'Élisabeth I et, en 1588, les anglicans ont la preuve que « Dieu est anglais » quand l'Armada de Philippe II d'Espagne subit une défaite aussi cuisante qu'improbable, grâce à une terrible tempête que la propagande a tôt fait d'interpréter comme une intervention divine. Quand l'Angleterre est de nouveau sauvée de l'anéantissement en 1605, les polémistes font de l'événement le lieu d'une bataille où le Bien triomphe du Mal.

1. John HEATH, *The Divell of the Vault*, A1.

2. *Ibid.*, p. 39, verso.

3. Thomas BELL, *The Anatomie of Popish Tyrannie*, Londres, 1603, p. 8.

L'identité du royaume se cristallise alors autour de son Église nationale, de ses valeurs et de sa monarchie, et fait du catholicisme un concept incompatible avec le bien commun et l'anglicité : malgré toutes ses supercheries et ses complots, le catholicisme ne peut pas triompher d'un véritable sujet anglais. C'est ce que montre John Gee à travers les exemples de femmes comme Mary Boucher qui, malgré les faiblesses propres à son sexe, parvient finalement à briser l'envoûtement des Jésuites et à « ôter son pied du collet », comme l'indique le titre même de la publication, *The Foot out of the Snare*. Gee fait de son ouvrage patriotique un éloge du bon sens anglais qui triomphe du non-sens papiste : la moindre femme, si simple soit-elle, peut déjouer les pièges du catholicisme romain si elle veut bien écouter son anglicité¹.

En 1688, l'incompatibilité entre catholicisme et identité anglaise atteint de telles proportions que le roi Jacques II (1685-88), héritier légitime de la couronne, mais catholique, sera détrôné par son propre parlement lors de la Glorieuse Révolution de 1688. C'est Guillaume d'Orange, un étranger – mais fervent défenseur de la cause protestante – qui deviendra alors chef de l'État et de l'Église d'Angleterre.

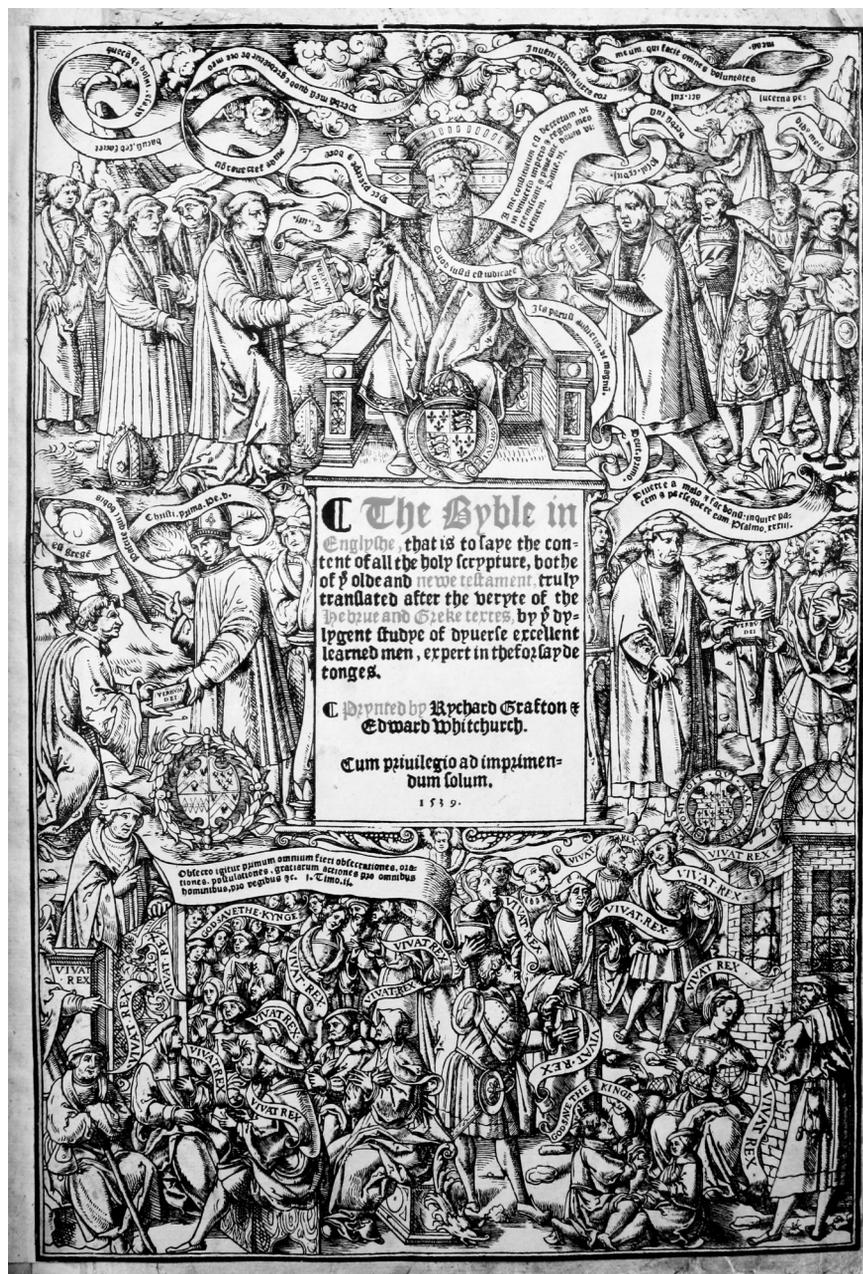
1. John GEE, *The Foot out of the Snare, with a Detection of Sundry Late Practices and Impostures of the Priests and Jesuits in England. Whereunto is added a Catalogue of Such Bookes as in this Authors Knowledge have been Vented within Two Yeeres Last Past in London, by the Priests and their Agents*, Londres, 1624, p. 29.



Here folovveth the second Volume
AND THE VII. BOOKE, BEGINNING
WITH THE REIGNE OF KING HENRY E
THE EIGHT.



John FOXE, *Actes and Monuments of these Latter and Perillous Days, Touching Matters of the Church*, Londres, 1653, livre 2.



Grande Bible de 1539